

Études d'histoire religieuse



Jean-Luc Barré, Jacques et Raïssa Maritain. *Les mendiants du ciel. Biographies croisées*, [Paris], Stock, [1995], 657 p. ill. 40 \$

Jean-Rémi Brault

Volume 63, 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1007546ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1007546ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brault, J.-R. (1997). Review of [Jean-Luc Barré, Jacques et Raïssa Maritain. *Les mendiants du ciel. Biographies croisées*, [Paris], Stock, [1995], 657 p. ill. 40 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 63, 139–141. <https://doi.org/10.7202/1007546ar>

Tous droits réservés © Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

maintenant espérer que d'autres prennent le relais ou que Mme Sauvé elle-même poursuive son enquête si bien amorcée.

Gilles Routhier
Faculté de théologie
Université Laval (Québec)

* * *

Jean-Luc Barré, *Jacques et Raïssa Maritain. Les mendiants du ciel. Biographies croisées*, [Paris], Stock, [1995], 657 p. ill. 40 \$

Tous ceux et toutes celles qui ont connu la période antérieure à la révolution tranquille, l'époque du thomisme triomphant dans notre pays, toutes ces personnes se souviennent de l'influence qu'exerçaient Jacques et Raïssa Maritain. Par la publication de leurs nombreux ouvrages et par la qualité de ces textes, par les visites et les conférences du philosophe dans des institutions canadiennes et québécoises, un sentiment de fidélité s'est développé entre le couple Maritain et la classe intellectuelle de notre pays et, d'une façon particulière, un certain nombre de jeunes intellectuels du Québec. Le regretté Jean LeMoyné, qui fit partie de ce groupe, écrivait que ce sentiment «dénote une influence capitale, déterminante, imprégnante et perdurable».

Cette relation, de disciples à maître, permet de comprendre que, même cinquante ans plus tard, la publication de cette biographie suscite un certain intérêt. Car, d'une part, les Maritain avaient manifesté beaucoup d'affection pour le Canada et pour le Québec. Dès 1934, le philosophe publiait un article dans la revue *La Relève*, intitulé «Le rôle temporel du chrétien». La même année, il prononçait sept conférences à Montréal, invité par l'Institut scientifique franco-canadien. Plus tard, il fera paraître aux Éditions de l'Arbre un ouvrage, «Le crépuscule de la civilisation», déjà diffusé à Paris. Par ailleurs, Raïssa Maritain confia au même éditeur un recueil de poèmes «Lettres de nuit – La vie donnée». Ces visites et ces publications témoignent des liens d'amitié que ce couple avaient tissés avec le Québec. Et quand les Maritain quitteront l'Europe et viendront s'établir en Amérique, ces relations se resserreront encore davantage.

D'autre part, un certain nombre de membres de l'élite de notre pays, épris de vie intellectuelle, soucieux de renouveau chrétien, reconnurent en Jacques et Raïssa Maritain un modèle d'engagement social, une source exceptionnelle pour alimenter et fortifier leur réflexion. À certains moments, cette influence maritaniste dépassa même les frontières de cette élite. Ainsi, lorsqu'en 1934, Maritain donna une série de conférences à Montréal, il attirait des foules au point qu'on a pu écrire que «le thomisme aride fait salle comble».

Cette biographie vient donc à point nommé combler une lacune importante et redonner à ces «mendiants du ciel» la place légitime qui leur revient. Elle rappelle, comme l'écrivait le journal *Le Monde*, en mars 1996, «la grande génération des intellectuels catholiques qui, d'Henri de Lubac à Michel de Certeau, de François Mauriac à Maurice Clavel, de Marie-Dominique Chenu à Yves Congar, de Jacques Maritain à Jean Daniélou, fut, de l'après-guerre au début des années 70, partie prenante du débat philosophique, littéraire, théologique, publiant, argumentant, polémiquant, quitte à prendre des coups».

Les Maritain formèrent un couple d'une rare qualité. Lui, né à Paris en 1882 dans la religion protestante, elle, née en 1883 d'origines russe et juive, ils se convertirent à la religion catholique en 1906 sous l'influence de Léon Bloy. À compter de ce jour, ils seront, l'un et l'autre, des apôtres avec une force d'âme exceptionnelle, des laïcs soucieux non seulement de vivre une vie intérieure très intense mais aussi de récupérer dans le giron de l'Église le plus grand nombre possible de brebis éloignées. Leurs résidences successives, surtout celle de Meudon, et puis celle de New York, deviennent des lieux de rencontres intellectuelles, philosophiques, voire apostoliques, axées sur la mission qu'ils s'étaient donnée à eux-mêmes.

Après avoir beaucoup fréquenté la philosophie de Bergson, Jacques Maritain est initié à la doctrine de saint Thomas d'Aquin dès 1910. Il devient alors un «thomiste» ardent et il participe activement par son enseignement et par ses écrits, à la diffusion de la pensée du «Docteur angélique». Il voyage à travers le monde, parcourt l'Europe et les deux Amériques. En janvier 1940, Jacques et Raïssa Maritain quittent leur belle résidence de Meudon, ils fuient la France déjà envahie par les nazis et ils «s'exilent» à New York. Le philosophe donne alors des cours dans diverses universités américaines, à New York même, à Chicago et à Princeton.

En juillet 1944, après la libération de Paris, le général de Gaulle nomme Jacques Maritain ambassadeur de France auprès du Saint-Siège. Il remplit cette fonction jusqu'à l'été 1948. Il retourne alors aux États-Unis et, malgré son âge, il reprend ses cours à Princeton où il s'établit. À l'automne 1960, Raïssa décède. Cette mort «laisse Jacques brisé, disloqué, selon ses propres mots [...] Jacques n'a mis que quelques jours à décider de la suite à donner à sa "pauvre vie". Il partagera désormais son temps entre Kolbsheim (la résidence de ses amis, monsieur et madame Alexandre Grunelius) et Toulouse, où les Petits Frères de Jésus ont accepté de l'accueillir» (p.552). C'est à cet endroit qu'il décédera en avril 1973.

Bien sûr, les théories propagées par Jacques Maritain dans quatre-vingt-dix volumes, dans des centaines d'articles et de conférences, sont aujourd'hui reléguées dans les manuels de la philosophie. L'essayiste Jean

LeMoynes avouait, en 1983, être dans «l'impossibilité de rendre compte de notre entière modernité au sein du thomisme et avec les seuls moyens du bord néo-thomistes». Cette dichotomie entre une doctrine philosophique qui plonge ses racines dans une période que d'aucuns qualifient volontiers d'obscurantiste et un monde qui évolue dans une orbite dite de «révolution tranquille» a sans doute contribué à creuser un écart entre l'un et l'autre. Les auteurs du Rapport Parent déploraient «un usage excessif de certaines formes décadentes du thomisme», qu'ils appelaient facilement «une dialectique et une logique fonctionnant à vide» (vol. 3, p.194).

On a dit avec raison que dans l'oeuvre de Jacques et Raïssa Maritain passait «une sorte de chaleur d'idées». Il fut un temps où les penseurs de ce pays percevaient cette «chaleur» et en tiraient un grand bénéfice. L'important reste que, selon l'expression d'Aragon, «ce qui a été sera, pourvu qu'on s'en souvienne».

Jean-Rémi Brault
Abercorn

* * *

Fernand Ouellette, *Je serai l'Amour. Trajets avec Thérèse de Lisieux*, Montréal, Fides, 1996, 436 p. 30 \$

Un cri en pleine nuit de la foi d'une jeune carmélite normande, Soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus (1873-1897), fait le titre d'un livre étonnant de réflexion de la part de l'essayiste, poète et romancier Fernand Ouellette. Ce n'est par la première, ni la dernière fois, nous le soupçonnons, que Thérèse Martin, dite désormais Thérèse de Lisieux, est l'objet d'une attention spéciale en notre pays. Elle y est connue, lue, honorée, exaltée, invoquée depuis les années 30/40; *l'Histoire d'une âme*, l'ouvrage religieux le plus lu jusqu'en 1960, arrive au Québec dès 1902. Une jeune historienne de l'université Laval, soucieuse de faits et d'héritage spirituels, Claude-Marie Gagnon, l'a abondamment démontré (*La littérature populaire religieuse au Québec*, 1986). Un de nos grands penseurs, Lionel Groulx (1878-1967), n'a jamais caché son culte pour sa *petite sainte* préférée. Nous savions déjà que le Père Eugène Prévost (1860-1946), prêtre canadien, était à Lisieux dès 1899 et 1900 et qu'il fut l'un des premiers promoteurs d'une béatification possible de Soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Mieux, l'édition critique de la *Correspondance générale* en relation avec cette dernière prouve clairement que Thérèse a envoyé plusieurs lettres – aujourd'hui perdues – au Québec, par la médiation de son «directeur spirituel», le jésuite français Almire Pichon (1843-1919) alors de passage à Montréal. Ce dernier a même confié à sa jeune carmélite: «Si vous saviez comme mon apostolat canadien